

Marie-Éva de Villers, Prix Georges-Émile-Lapalme 2006

André Vanasse

Numéro 125, printemps 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36634ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vanasse, A. (2007). Marie-Éva de Villers, Prix Georges-Émile-Lapalme 2006. *Lettres québécoises*, (125), 5–5.

Marie-Éva de Villers,

Prix Georges-Émile-Lapalme 2006

Marie-Éva de Villers a reçu, l'automne dernier, le prix Georges-Émile-Lapalme, « la plus haute distinction accordée par le gouvernement du Québec dans le domaine de la qualité et du rayonnement de la langue française ».

Ceux qui connaissent la récipiendaire se réjouissent de cette nomination. Marie-Éva de Villers est la gentillesse même. C'est une femme tout sourire, belle et qui a une très grande capacité d'écoute. Pondérée mais volontaire, cette femme a réalisé tous ses rêves avec une constance et une assurance qui étonnent. Le plus surprenant est qu'elle ne se destinait pas à la carrière de terminologue. Détentrice d'une licence ès lettres, elle se voyait plutôt du côté de la littérature. C'est le hasard, dit-elle, qui l'a amenée dans le domaine de la terminologie à l'Office de la langue française. Heureux hasard s'il en fut parce que sa carrière a été remarquable, au point que les honneurs les plus prestigieux lui ont été décernés : Mercure de l'innovation en 1990 pour son *Multidictionnaire de la langue française*, Médaille de l'Académie des lettres du Québec en 1998 pour l'ensemble de son œuvre et particulièrement sa défense de la langue française, chevalière de l'Ordre du Québec en 1999, Mérite de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes en 2001. En 2002, l'Union des écrivains et des écrivains québécois, l'Union des artistes et la Société des auteurs, recherchistes, documentalistes et compositeurs se joignaient à l'Office de la langue française pour lui accorder le Mérite du français dans la culture. Ce même organisme, l'Office de la langue française, lui accordait en 2004 le prix Camille-Laurin pour sa contribution exceptionnelle à la qualité de la langue française.

Cette impressionnante carrière a commencé pourtant d'une manière toute simple : Marie-Éva de Villers, qui avait rédigé d'innombrables fiches à l'Office de la langue française depuis ses débuts en 1970, décide, après son départ en 1985, d'en faire profiter les usagers en produisant un livre qu'elle veut d'une consultation aisée. Elle décide donc qu'il procédera tout simplement par ordre alphabétique. Ce livre

aura pour but de renseigner le lecteur sur tous les aspects propres à la langue, à son usage et à sa correction : problèmes d'orthographe, de grammaire, de syntaxe, de typographie. Y sont aussi traités la question de l'interférence entre l'anglais et le français, les québécoisismes, etc. Ce projet présenté à Jacques Fortin, des Éditions Québec Amérique, ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd : n'a-t-il pas été représentant pour les dictionnaires Larousse à ses débuts ? Et puis, Jacques Fortin est à peaufiner la sortie du *Dictionnaire visuel* que dirigent Jean-Claude Corbeil et Ariane Archambault. Fortin réalise donc, dès le premier coup d'œil, le potentiel de ce dictionnaire.

Quand il sort des presses en 1988, nul ne peut prédire avec certitude quelle sera sa destinée. On sait que ce sera un succès, mais de quel ordre ? On le connaît aujourd'hui : 650 000 exemplaires ont trouvé preneurs à ce jour et 80 000 Français ont pu prendre connaissance des recherches de Marie-Éva de Villers en France.

Un succès phénoménal qui, forcément, attire la critique : les purs et durs de la terminologie lui reprochent d'avoir basculé du côté du normatif. Marie-Éva de Villers ne le nie pas. Au contraire, elle affirme avoir voulu produire un dictionnaire qui soit un guide de correction pour les usagers ainsi qu'un instrument pour mieux maîtriser la langue. Tel était son but. Elle l'a atteint.

Cela dit, Marie-Éva de Villers n'est pas l'auteur d'un seul dictionnaire. Elle a, au début de sa carrière, été liée à la première édition du *Dictionnaire de la comptabilité et des disciplines connexes* de Fernand Séguin. Un modèle du genre. Puis, quelque vingt ans plus tard, elle a publié

le *Dictionnaire de la gestion de production et des stocks* pour le bénéfice des gestionnaires. Car il faut savoir que Marie-Éva de Villers travaille à l'École des hautes études commerciales où elle est responsable de la qualité de la communication écrite. Un poste qu'elle affectionne parce qu'il lui a permis de convaincre les étudiants et les professeurs de cette institution vouée surtout au commerce de l'importance capitale de bien maîtriser la langue française. Elle est aussi l'auteur d'un essai intitulé *Le vif désir de durer*. Ce livre est une version remaniée de sa thèse de doctorat.

On ne s'étonnera pas qu'elle considère que les Québécois sont loin d'être aussi nuls qu'on le prétend en ce qui concerne la maîtrise de la langue française. Elle a démontré, en faisant l'analyse des quotidiens *Le Monde* et *Le Devoir*, que nous n'avions rien à envier à nos collègues français, lesquels se laissent imprégner par la langue anglaise avec une mollesse déconcertante.

Préserver la langue française tout en lui reconnaissant le droit d'évoluer, telle est la position que défend Marie-Éva de Villers, car la langue est un « organisme vivant » qui se transforme au fil des générations et qui est en constante évolution. Savoir naviguer entre ces deux extrêmes, c'est peut-être le défi posé aux défenseurs de la qualité du français qui, comme Marie-Éva de Villers, ont choisi d'être les chiens de garde d'une langue agressive de toutes parts. Je ne sais si je trahis la démarche de Marie-Éva de Villers, mais il me semble que si elle montre parfois les dents, elle ne mord jamais. Son sourire et son affabilité sont là pour le prouver !

Bravo ! Madame de Villers, pour ce prix amplement mérité.



MARIE-ÉVA DE VILLERS

